

**Zeitschrift:** Revue économique franco-suisse  
**Herausgeber:** Chambre de commerce suisse en France  
**Band:** 42 (1962)  
**Heft:** 2: L'homme, demain

**Artikel:** Europe et culture : les leçons que nous donne la Suisse  
**Autor:** Morazé, Charles  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-887556>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 13.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# Europe et culture

## Les leçons que nous donne la Suisse

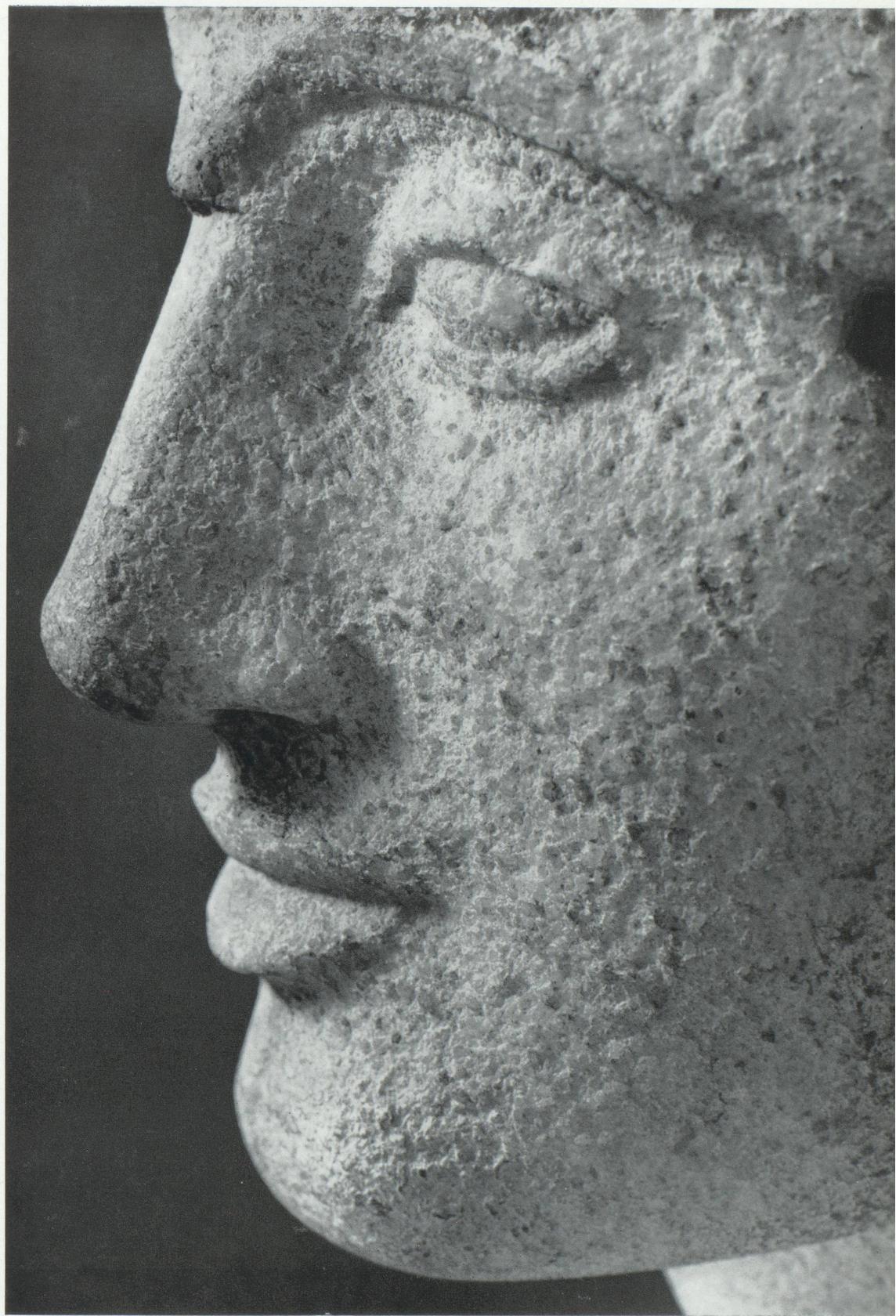
par Charles Morazé,  
Professeur à l'École Polytechnique,  
à l'Institut des Sciences Politiques  
et à l'École Pratique des Hautes Études

L'Europe tire fierté de ses réussites passées, pour compenser son amoindrissement politique présent. Il est peut-être sage, pourtant, de ne pas surestimer notre culture. Il n'est pas certain que s'y manifeste toute la vigueur créatrice d'autrefois. Si nos grandes cités demeurent, pour l'architecture, la musique ou la peinture, des lieux où se consacre le succès, c'est peut-être l'effet d'un souvenir, autant que d'une survie, puisque déjà la nouveauté scientifique et technique n'est plus spécifiquement nôtre.

Nous avons appris à ne plus vouer à notre Europe et à sa culture, une admiration inconditionnelle. Les combats de la Grande Guerre, les vanités des traités qui la conclurent, nous ont invité à la modeste. Puis vint l'hitlérisme et nous n'avons pas eu le temps d'expliquer ses génocides que, déjà, il fallut faire face aux tragédies de la décolonisation, dont l'Algérie reste, aujourd'hui, le plus sanglant théâtre.

Aucune de nos nations n'échappe tout à fait au procès qui pourrait nous être intenté. Moscou a fait son autocritique et l'Angleterre, elle-même, pour privilégiée qu'elle paraisse dans l'histoire de nos remords, se ressent d'avoir été l'école où toutes nos nations ont appris à s'enrichir et à dominer.

*Tête grecque du Temple d'Ephée à Egines.*





*Chartres.*

*Les murs de la cité médiévale de Carcassonne.*





Pyramide de Chéops à Gizeh.

Même quand ils n'étaient pas consciemment racistes, les Européens ont pensé, pendant au moins deux siècles, que le don d'inventer était un de leurs priviléges naturels. On nous a enseigné une histoire à la mesure de cette illusion : non seulement elle annexait ingénument la Grèce, et à travers elle les civilisations du Nil et de l'Euphrate, mais de l'Antiquité à nos jours, elle concevait notre développement comme autonome et ne devant rien, ou peu de choses, aux mondes étrangers. Bref, nous avons reçu l'éducation d'un peuple élu.

Et pourtant, qu'est-ce donc que l'Europe? Les mots d'Asie, d'Afrique et d'Europe ont servi aux premiers Méditerranéens à nommer des points cardinaux, et non point des continents qui leur demeuraient encore inconnus. A partir de cette mythologie de « Rose des vents », la délimitation de ce que nous appelons aujourd'hui « continent » s'est fixée à la mesure des événements, plus qu'en vertu d'une géographie. Que relèvent d'une même unité de lieu, des cités aussi différentes que Damas et Pékin, ou bien que Tunis et Johannesburg,



Baroque espagnol en Amérique du Sud : la cathédrale de Mexico (Image Morath, Magnum).

devraient nous faire réfléchir à l'ambiguité des définitions cartographiques plus circonstancielles que logiques. D'ailleurs, au moyen-âge, pour distinguer l'Occident de l'Orient, la ligne de démarcation suivait, à peu près, celle qui séparait les religions romaine et grecque, et Byzance a été orientale, avant même d'être musulmane. L'Europe, à vrai dire, était, à cette époque, un carrefour où, grâce au christianisme, mais aussi à l'Islam, par l'Italie et l'Espagne, comme par Vienne, Paris et Londres, se sont trouvées les escales essentielles d'une route

que les siècles ont allongée de la Chine jusqu'à l'Amérique. L'histoire de ce trafic se mêle à celle de notre art et de nos métiers. Nous avons reçu de l'Est et du Sud, c'est-à-dire de l'Asie et de l'Afrique les plantes et les outils, la soie et la poudre d'artifice, les chimies et les pharmacopées que nous n'avons eu que le mérite d'adopter et d'adapter, avant que nous puissions leur faire traverser l'Atlantique, grâce au développement d'un grand commerce, dont nous fûmes les principaux bénéficiaires.

Certes, depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle, à cette culture,



Influence égyptienne à Florence : 4 000 ans après le Sphynx, le Lion de la Piazza della Signoria s'inspire des mêmes symboles.

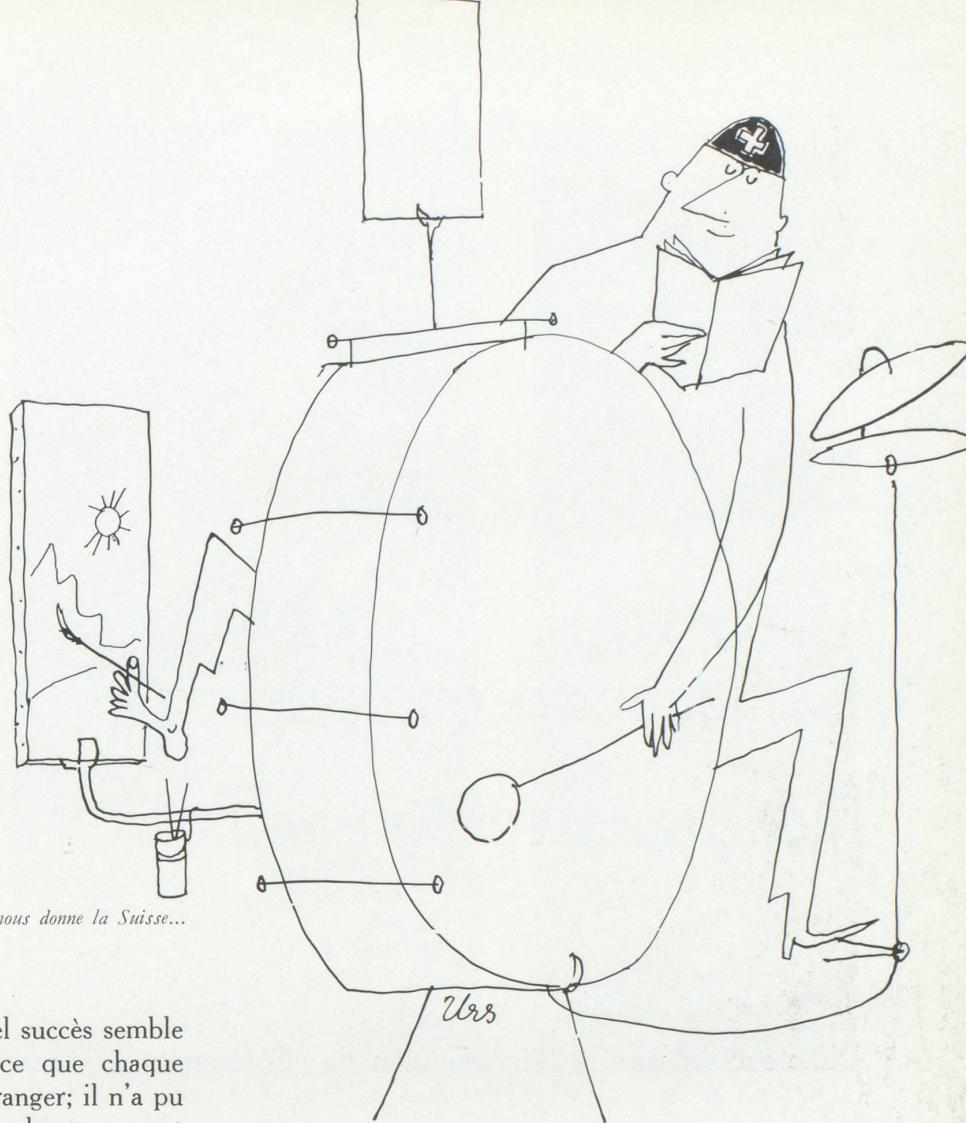
faite d'apports universels, s'est substituée une civilisation scientifique, capable de synthèse autonome, indépendante de la diversité géographique, dont nous étions le centre. Mais, si ces succès nous appartiennent, ils ne constituent plus la preuve que seuls les cerveaux européens en étaient capables : notre pensée fut plus une constatation des expériences, dont les éléments se trouvaient rassemblés à notre portée, qu'une génération spontanée d'inventions, puisqu'aujourd'hui la Sibérie ou l'Amérique fabriquent aussi bien, ou mieux, les appareillages dont nous avions été les premiers constructeurs. Le Hoang-Ho et le Gange en sont, à leur tour, capables et bientôt le Congo. Le privilège qui nous demeure n'est donc qu'une certaine antériorité que nous avons déjà payé des mille inconvénients d'un morcellement politique, linguistique, économique qui, au-delà d'une certaine limite, paralyse la croissance de nos installations.

A la belle époque, il suffisait d'un geste, à un Européen en vue, pour changer le destin d'un peuple. L'empire du Congo ne fut pas, pour Léopold, plus difficile à conquérir qu'une maîtresse. Les hommes riches fondaient, à leur caprice, des villes et des ports. Nous appelions « liberté » cette sensibilité du monde à l'autorité que nous donnait la première découverte des machines. Mais cette puissance au-dehors, nous abusa sur notre fragilité du dedans. L'Europe ne se joua pas impunément ni de la révolution, ni de la guerre : elle est sujette aujourd'hui à bon nombre de lois qui lui sont imposées par des peuples qu'elle n'a pas même eu le temps d'apprendre à estimer; nos propres machines nous avaient à demi détruits avant que celles des autres ne nous commandent le respect.

Certes, vient d'être franchi aujourd'hui un premier pas : l'organisation du Marché commun. Bien qu'il ait été préparé par d'innombrables conférences internationales, déroulées depuis plusieurs décennies, il s'agit là d'une réalisation relativement aisée. Cette réalisation, la plus importante de notre après-guerre, laisse à faire le plus difficile : rendre effective la collaboration générale de nos 200 millions d'hommes. Or, la diversité des langues n'est pas seulement celle des lexiques et des grammaires, mais celle d'une mutuelle incompréhension, issue d'une longue histoire commune, mais contradictoirement vécue.

C'est à ce propos que l'exemple de la Suisse est d'un particulier intérêt. Trois cultures nationales s'y rejoignent en un petit espace morcelé, sans qu'aucune n'ait dégénéré au contact des autres, sans, non plus, qu'ait été compromis le sentiment

*Les leçons que nous donne la Suisse...*



d'une commune appartenance. Un tel succès semble fait d'un prudent équilibre entre ce que chaque homme comporte de patriote et d'étranger; il n'a pu être entretenu que dans la mesure où chacun se sent à la fois protégé et menacé par l'existence d'une grande nation sœur, voisine de frontière. Étendu à l'Europe, ce modèle peut nous enseigner que si les nations qui la composent acceptent de renoncer à quelque chose d'elles-mêmes en faveur de l'Europe, c'est dans la mesure où elles auront une manière particulière de porter intérêt aux autres cultures du reste du monde. Certes, la comparaison est loin d'être parfaite car, si les cantons suisses ne parlent que des langues d'Europe, les langues du monde sont bien différentes des nôtres.

Il n'en reste pas moins que chacune de nos nations a participé, d'une manière qui lui est propre, à la connaissance ou à la conquête des peuples qui, aujourd'hui, commencent à nous assiéger. Peut-être est-ce en retrouvant cette originalité et en y insistant dans notre éducation et l'évolution de nos mœurs que se retrouvera le mieux dans nos particularités nationales, notre qualité commune d'Européens.

Poussées à l'extrême, ces considérations conduiraient à des paradoxes mais, gardées à la mesure qui fut celle-même de notre expérience culturelle passée,

elles nous conduisent à des conclusions vraisemblables : le jeune Européen n'est sans doute pas en mesure, encore, de renoncer à ce qui lui définit sa patrie et ni, non plus, de s'absorber en un européisme exclusif et de définition incertaine et qui, d'ailleurs, dans les circonstances présentes, n'aurait pas même la ressource de se forger en quelque guerre générale. Mais ce jeune Européen peut aisément être aidé à redécouvrir les sources étrangères de ce qui l'a fait ce qu'il est.

Et comme dans nos désarrois contemporains, il est nécessaire d'avoir des raisons de vivre et qu'elles soient exemplaires pour les générations montantes, plus nombreuses qu'autrefois; comme l'idéal ne se nourrit pas d'humiliation, ni l'ardeur de regrets, force nous est bien de surmonter nos nationalismes déçus en choisissant, dans l'expérience vécue de notre condition nationale, non pas ce qui relève seulement de l'Europe, mais bien ce qui relève de l'homme universel. Peut-être ce moyen nous conduira-t-il à réintroduire dans notre présent ce d'où notre passé tira son originale splendeur.